

Offrir l'espoir

À la mort de son fils, Danielle Steel, anéantie par le chagrin, décide de donner un nouveau sens à sa vie. Elle s'engage alors auprès de sans-abri de San Francisco et fonde l'association Yo ! Angel ! Pendant onze ans, accompagnée de bénévoles, elle sillonne chaque mois les rues de la ville à la rencontre des plus démunis pour leur apporter, bien sûr, des produits de première nécessité, mais, surtout, un peu d'attention et de réconfort.



Pendant onze ans, j'ai travaillé dans la rue auprès des sans-abri, et il est certain que cela a changé ma vie. Il ne peut en être autrement lorsque vous rencontrez les regards de ceux qui sont désemparés, qui souffrent mentalement et physiquement, et qui, bien souvent, ont perdu l'espoir. Ce sont des êtres oubliés, que nul ne veut connaître et à qui nul ne veut penser. Le plus souvent, ils nous effraient – et si cela nous arrivait ?

J'ai vu des gens se désintégrer tout doucement, sans faire de bruit. J'en ai vu d'autres passer du stade où ils n'avaient pas de logement à celui où ils n'avaient plus de vie, plus d'espoir, aucun moyen d'échapper à la rue pour se réinsérer dans la société. Certains ont disparu ; quelques-uns des plus jeunes sont retournés dans leur famille ; d'autres ont été aidés, par divers programmes ou associations. Mais la plupart d'entre eux sont encore là et leur situation s'aggrave de jour en jour.

Mes objectifs n'ont jamais été très ambitieux. Au début, je n'en avais même aucun. Écrasée de chagrin après la mort de mon fils, j'ai voulu tendre la main à des gens qui semblaient souffrir autant que moi mais pour des raisons différentes. J'ai commencé en cherchant à savoir quels étaient leurs besoins de base et comment y répondre. Et cela m'a permis de comprendre que ma « mission », si tant est qu'on puisse l'appeler ainsi, consistait à les garder en vie en attendant qu'arrive une aide véritable, à même de pourvoir à leurs autres besoins.

Je me suis contentée d'objectifs modestes et concrets : faire en sorte qu'ils restent en vie, qu'ils soient au sec, qu'ils n'aient ni froid ni faim, qu'ils vivent aussi confortablement que possible malgré leur terrible situation. C'était tout ce que je pouvais faire. Je n'avais pas de relations politiques, pas d'influence sur les autorités municipales, pas assez d'argent pour les sauver tous. N'étant ni médecin ni psychiatre, je ne pouvais traiter leurs problèmes de santé. Je voulais seulement faire de mon mieux, et c'est ce que j'ai fait, avec dix autres personnes qui m'ont aidée à constituer une équipe, devenue très efficace au fil du temps.

Nous partions en maraude une fois par mois, essayant de répondre à toutes les situations devant lesquelles nous nous trouvions, nous occupant de trois cents personnes par nuit, autrement dit trois à quatre mille par an. Nous leur donnions des vêtements propres, les objets dont ils pouvaient avoir besoin, des affaires de toilette et

de la nourriture bien emballée. Tout cela pour leur permettre de survivre. Et j'espère qu'ainsi nous avons sauvé quelques vies.

Dès le début, et sans même savoir pourquoi, je n'ai pas voulu parler de cette entreprise, ni la partager avec mon entourage. J'ai toujours pensé que les bonnes actions devaient être accomplies en silence et sans que cela se sache. À mes yeux, elles perdent tout leur sens lorsque l'on s'en vante et que l'on veut en tirer de la reconnaissance, des éloges ou de la publicité. Ce n'est qu'au bout de onze ans que j'ai décidé de briser ce silence et seulement parce que j'ai acquis la conviction de mieux servir cette cause et ces gens en alertant le public et en faisant part de mon expérience.

Il y a tant de choses à accomplir... Le moindre geste compte : apporter des vêtements, des repas, des soins médicaux et psychiatriques, des premiers secours ; emmener quelqu'un aux urgences, donner une couverture, tendre la main. Il y a tant à faire et il faut tant de bras pour le faire. Trop peu d'entre nous se tournent vers ceux qui sont dans la rue, victimes d'une guerre silencieuse et invisible, où trop de vies sont perdues alors qu'elles pourraient être sauvées si seulement l'opinion publique savait et agissait.

Car, même s'il existe dans chaque ville des associations qui déploient une énergie extraordinaire pour venir en aide aux sans-abri de toutes les manières possibles, la situation a tendance à empirer et l'action des pouvoirs publics est beaucoup trop insuffisante. Il y a de plus en plus de gens dans la rue. Pour certains, c'est parce qu'ils perdent leur emploi, pour d'autres c'est à la suite d'une longue hospitalisation. Les raisons de leur déchéance sont innombrables, alors qu'il y a de moins en moins de crédits qui leur sont affectés. Pour tenter d'inverser les choses, il faudrait que chacun d'entre nous prenne conscience de la présence des sans-abri, cesse de se conduire comme s'ils n'existaient pas. Ils ont désespérément besoin de notre aide.

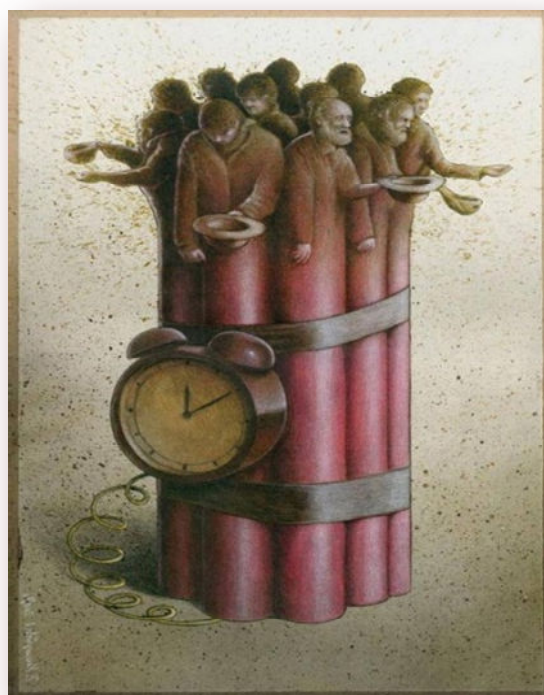
Et il est impossible d'améliorer ou de changer ce que l'on refuse de voir.

Au cours de ces dernières années, j'ai compris que je devais leur donner plus que des vêtements chauds, des gants, une torche, une couverture, une bâche, un duvet, un peigne, un rasoir, ou de la nourriture. Je devais leur prêter ma voix, être leur porte-parole, moi qui me suis toujours efforcée d'être discrète. Car si je ne le faisais pas, moi qui les côtoie depuis onze ans et qui me soucie d'eux, qui d'autre s'en chargerait ? Après avoir longtemps affirmé que je resterais toujours dans l'ombre, j'ai réalisé que je devais parler et partager ce que j'ai appris. Être leur voix dans ce monde qui les en a

dépossédés. Ils ont besoin de logements, de soins médicaux, de formation professionnelle, d'une main pour les aider à sortir du gouffre où ils sont tombés. Mais avant tout, nous devons leur rendre l'espoir.

C'est ce que je me suis efforcée de leur apporter durant toutes ces années, avec nos camionnettes. Nous nous arrêtons et nous leur donnions un sac rempli de tout ce qui leur était nécessaire pour survivre pendant des semaines et même des mois. C'étaient des gens que nous n'avions jamais vus et que nous ne reverrions sans doute jamais ; à qui nous ne demandions rien en retour. Absolument rien. Et notamment pas d'épouser nos convictions religieuses ou nos idées politiques. Ils ne savaient pas d'où nous venions ni pourquoi. Ils n'avaient pas à nous remercier, bien que tous l'aient fait, sans exception.

Simplement, l'espace d'un instant, un instant inoubliable, ils savaient avec certitude que quelqu'un se souciait d'eux et était là pour les aider, telle une réponse à leurs prières. Cela leur permettait de croire que la vie pourrait de nouveau leur sourire un jour. Car l'espoir, plus encore que l'amour, est le plus beau cadeau que nous puissions nous offrir les uns aux autres.



Danielle Steel
Offrir l'espoir. Onze ans auprès des sans-abri
Paris, Presses de la Cité, 2010